

La marée montante du commerce ambulant

Une affaire dans laquelle tout le monde trouve finalement son compte en bien ou en mal, le commerce ambulant demeure une activité prépondérante dans la ville de Bukavu. Ceci est d'autant plus vrai que toutes ses artères sont inlassablement quadrillées par des vagues de petits vendeurs qui proposent aux passants toute une gamme de produits variés, allant des friperies aux amuse-gueule en passant par les fruits, les friandises et autres articles de consommation courante, sans oublier le carburant et même les pierres précieuses.

Cette pratique commerciale reste l'apanage des jeunes gens qui n'ont pas pu poursuivre leurs études, même si leur exemple est suivi par des mères de famille, des élèves en

vacances, certains veilleurs de nuit et fort curieusement des prisonniers de droit commun.

Cette activité est souvent chapeautée par des commerçants de la place. Ceux-ci utilisent ces jeunes pour pratiquer leur pratique d'écouler plus rapidement leurs produits et surtout de fixer quel prix, n'importe quel prix, souvent élevé, en dehors de tout contrôle officiel.

Ce genre de commerce désavantage la couche socio-économique la plus démunie. Il constitue aussi un danger public de premier ordre. Il n'y a qu'à voir la propagation de certaines maladies diarrhéiques dues au manque d'hygiène élémentaire dans certains produits destinés à la consommation directe.

Saidia ... un mot agaçant

La pratique de la mendicité a une autre teinte à Bukavu. Celle d'un job. Pour sûr.

Par contingents, enfants et adultes, l'air de clochards, quittent les quartiers lointains de Kadutu ou de Bagira et envahissent Ibanda, le centre-ville, en quête de quelque aide. "Saidia, saidia ...", crient-ils à n'en pas finir : dans la rue, devant les hôtels, les magasins, la maison.

Beaucoup l'on fait depuis de longues années et il arrive qu'une veuve et ses petits se retrouvent dans le "métier". Certains parents démunis osent même larguer leurs enfants dans la pratique de la mendicité.

Ce n'est pas tout. Rivalisant d'ardeur, nos gueux se constituent parfois en groupe et chaque groupe se taille un champ d'action : devant Métropole ou l'Union Zaïroise de Banques etc. Le plus insolite, c'est que le rayon d'action d'un groupe donné est une véritable zone interdite aux autres. J'ai vu un

handicapé chasser à la béquille quelques gosses devant l'Hôtel Métropole. Les mendiants jouent-ils aussi le monopole ? Pour ceux de Bukavu, c'est une drôle de confrérie.

Cependant, parcourir des kilomètres par jour, à la recherche d'une aumône incertaine, quelle tâche ardue taine, quelle tâche ardue pour ces gamins de dix ans, pour ces handicapés sans tricycle et ces vieillards abattus par l'âge et la misère !

Comble de malheur, il arrive à certains de rentrer sans un sou. Ou de ne gagner, contre des milliers de calories des dépenses, que quelques zaires. Pas même un verre de haricot !

Mais, faut-il pour autant désespérer ? Un gueux m'a dit qu'il faut au contraire persévérer. Comme pour dire que crier "saidia" égale la vie. C'est vrai pour les mendiants eux-mêmes. Mais s'ils savaient combien ils sont agaçants, ils demanderaient d'eux-mêmes qu'on les jette dans le lac.

Bukavu sous la botte des "Khadafi"

Le phénomène des "Khadafi" - vendeurs pirates de carburant - est devenu une activité légale qui a conquis sa place d'honneur parmi toute la gamme que compte le chef-lieu du Kivu. Au point que, sans les "Khadafi", tout le transport dans cette ville se trouverait instantanément paralysé.

Dans la zone d'Ibanda, miroir de la ville de Bukavu, les "Khadafi"

sont à l'oeuvre à trois quartiers généraux, à savoir : aux petits marchés du feu rouge (qui a cessé de réglementer la circulation depuis les lustres), de Nyawera et de Nguba. Ils sont là, en mérites de jeunes gens, debouts ou assis derrière leurs "jerry-cans" en plastique contenant un liquide rougeâtre. A ne pas vous y tromper au premier coup d'oeil, ce n'est pas de l'huile

de palme, mais de l'essence. L'oeil exercé et alerte, c'est aux plus vigilants parmi eux à écouler le produit le plus vite possible. En effet, il suffit d'un moindre regard d'un automobiliste et ils accourent comme des chiens de chasse libérés de leurs baisses. C'est à chaque fois une véritable épreuve de cent mètres plats, gourde dans une main et le tuyau en plastique dans l'autre. C'est le premier à atteindre le client à qui reviendra cette chance de lui vendre la quantité sollicitée.

Mais de temps en temps, certains recourent à la loi du plus fort. Même si le groupe doit se soumettre à l'autorité d'un président élu. Ce président n'a, d'ailleurs, qu'un pouvoir limité pour ne trancher que menus différends entre ses hommes. Ce qui dénote tout de même un certain souci d'organisation, et on dirait, un esprit de corporation.

Une véritable routine russe !

"Mieux vaut fermer les stations-services officiels (filling stations) que de demander à "NOS" Khadafi de suspendre leurs activités". Telle est la déclaration qui nous a été faite par un taximan de la ville.

Suite en page 4

Ibanda by night : qu'il pleuve ou qu'il vente

A cette période de l'année, il fait frais à Bukavu. Les gens grelottent le soir, les lèvres gercent. On pourrait tout naturellement penser que les gens passent tranquillement leurs soirées devant un feu.

Et pourtant, les noctambules venus d'on ne sait où sont toujours fidèles au rendez-vous. Leurs points d'attraction se trouvent dans la zone d'Ibanda : un axe triangulaire constitué par l'Hôtel Métropole, un transit entre 19h00 et 21h00, la Cave, un lieu de prise de chaleur, et Bisengo, le terminus.

A la Cave où l'on attérit après une

descente à pic d'un long escalier, l'ambiance endiablée ne s'amorce qu'aux alentours de 21h45'. Sans interruption, c'est la série des vagues d'arrivées. Hommes tirés à quatre épingles ou en tenue relaxe, mais chic, femmes dans les tenues d'apparat disparates, appuyées par toute une quincaillerie indescriptible aux cous, bras, oreilles et dont les cliquetis alertent tout admirateur du charme féminin.

Et quand la discothèque envenime l'atmosphère avec les tubes de l'Afriza International, avec en vedette la voix de MBILIA BEL, de l'Ok Jazz et de Zaïko etc., c'est

Suite en page 4

Le Haricot en guise de fleurs

Une verdure caractéristique domine à Ibanda où le haricot est cultivé partout, sur la chaussée, devant les portes des maisons et même à des endroits où les érosions font leur travail de sape.

D'aucuns se demandent si ce n'est pas de la peine perdue que de cultiver sur une surface de moins d'un mètre carré.

"Une façon de se débrouiller", nous répondent la plupart des mamans que nous interrogeons à ce sujet.

Leur but en fait est de pallier à de petites crises de nourriture qui surviennent quelques fois.

En réalité, ces petits champs ne rapportent presque rien et ne font que s'ériger contre l'urbanisme en son vrai sens.

Il s'agit là d'une mentalité déjà acquise et difficile à combattre, car en fait quand on donne des conseils aux mamans concernant leurs petits champs en remplacement d'un jardin de fleurs en vue de contribuer à l'embellissement de la ville, elles vous répondent facilement : "vous êtes encore mineur, c'est pourquoi vous voulez accorder plus d'importance aux bagatelles pour mettre de côté l'essentiel".

Elles sont donc naïvement convaincues que leurs champs rapportent quelque chose et surtout qu'en plus des haricots, les feuilles aussi interviennent pour nourrir leurs familles.

Elles font même de petites réflexions réalistes "Je plante cet endroit un verre de haricots et j'ai récolté au minimum 12 assiettes qui coûtent actuellement 38 l'unité. Ces feuilles de haricots que je cueille me coûteraient peut-être 10 Z au marché".

Mais où sont donc passées les fleurs d'antan ?